

## **Œuvre Comme Idée Philosophique** — Un essai de relecture de Descartes —

Ken-ichi SASAKI

### **0. Histoire de l'idée de l'œuvre et Descartes.**

Tout le monde doit être d'accord pour dire que l'œuvre constitue un fait fondamental de l'esthétique et peut-être aussi de l'éthique.<sup>1)</sup> Mais on n'a pas suffisamment reconnu jusqu'ici son importance philosophique ; ainsi le prouve le fait que nous ne trouvons pas d'article «œuvre» dans la plupart des dictionnaires philosophiques et encyclopédiques. Cette absence signifie qu'on n'a pas tenu l'œuvre pour une notion à discuter. En effet, à quelques exceptions près, comme chez un Valéry ou un Heidegger, c'est seulement dans cette dernière décennie que l'esthétique a commencé à la poser comme sujet de réflexion.<sup>2)</sup> On sait que cette mise en question fut stimulée par l'évolution de l'art d'avant-garde contemporain ; ce sont des artistes comme un Duchamp ou un Cage qui furent les premiers à s'opposer au mode d'être de l'œuvre. L'œuvre, pour eux, c'est avant tout ce qui s'érige une fois pour toutes en objet de contemplation. En effet, la notion courante de l'œuvre est constituée de trois moments : elle est (1) la chose faite (2) qui jouit d'une unité voulue et (3) qui exprime d'une manière ou d'une autre la personnalité de son auteur. Je n'entre ici ni dans l'examen de la critique proposée par les artistes ni dans la discussion sur la structure ontologique de l'œuvre. Ce que j'aimerais dire ici, c'est seulement que, même suivant cette conception assez superficielle, l'idée de l'œuvre peut revendiquer la qualité d'être de catégorie ontologique fondamentale, au même titre que la nature et l'acte humain. Vu sous cet angle, le fait qu'elle soit négligée en philosophie est vraiment surprenant.

Mon sujet ici consiste à montrer, dans la philosophie de Descartes, que l'idée de l'œuvre jouait un grand rôle dans la formation de sa vision du monde. Je présente cette interprétation de Descartes comme cas typique de la philosophie moderne. Ce qui sera ici examiné se limite à la pensée d'un seul philosophe ; pourtant je pense avoir assez de raisons pour espérer en la possibilité d'en généraliser le résultat comme une marque de la pensée moderne. En effet, comme les avant-gardes contemporaines qui attaquent la notion de l'œuvre mettent en cause par là l'esthétique moderne tout entière, nous pourrions conjecturer que l'idée de l'œuvre peut représenter un aspect essentiel de la pensée moderne. Je m'appuie aussi sur le fait que le peu de recherches menées sur l'histoire de l'idée de l'œuvre situent son origine aux environs du 16<sup>e</sup> siècle ; et qu'enfin l'idée de l'œuvre va très bien avec la mentalité moderne. C'est en effet à l'époque moderne que l'homme a commencé à abandonner l'état passif de simple créature pour se charger de ses propres œuvres ; en d'autres termes, c'est l'époque où l'homme s'est posé l'œuvre comme problème.

En laissant en arrière-plan cette espérance de généralisation qui nécessiterait une

re-interprétation de toute la philosophie moderne, je me contenterai d'en esquisser un chapitre. Dans la philosophie de Descartes, il y a *grosso modo* deux scènes où l'idée de l'œuvre lui inspire des données élémentaires pour former ses pensées. Il s'agit premièrement de la relation de Dieu au monde créé, et secondement de celle de l'homme à ses propres œuvres. Autrement dit, la première scène est constituée du monde physique et la seconde de la philosophie même comme projet personnel de Descartes. Ce que je vais montrer, c'est que Descartes conçoit le monde physique et la philosophie comme œuvre, c'est-à-dire comme une chose faite ayant une unité et exprimant plus ou moins son auteur. Mon étude ne porte pas sur le mot œuvre ou ouvrage, mais plutôt sur une conception qui demeure implicite mais qu'on peut identifier par les trois traits ci-dessus, disons donc que, notre sujet consiste à décélérer l'*image* ou le *schème de l'œuvre* dans les deux couches de la philosophie de Descartes. Je commence par le second aspect ci-dessus.

### 1. Méthodologie conçue sous la forme de l'œuvre.

La méthode constitue un des éléments essentiels de la philosophie de Descartes ; c'est sans doute par là que celle-ci a exercé une influence très tenace sur sa postérité. Or, cette méthode s'appuyait à mon sens, sur l'idée de l'œuvre. Autrement dit, la méthode cartésienne vise à appliquer la forme de l'œuvre au raisonnement. Je m'explique.

On sait que la méthode de Descartes présentée à la 2<sup>e</sup> Partie du *Discours de la méthode*, est constituée de quatre règles<sup>3)</sup> : celle de l'évidence, celle de l'analyse, celle de la synthèse et celle du dénombrement. La règle la plus fondamentale est la première : l'évidence définit la connaissance vraie et se réalise dans cette forme ultime de connaissance qu'est l'intuition. L'intuition n'est autre que la compréhension immédiate d'un objet simple. Si l'objet de notre connaissance était toujours simple, cet avertissement premier nous serait suffisant. Mais malheureusement c'est loin d'être le cas : l'objet de connaissance est presque toujours complexe, ou plus exactement il se présente comme problème parce qu'il est complexe. D'où viennent les trois autres règles qui arrangent le cheminement de la pensée pour réduire la complexité de l'objet à la simplicité de l'intuition. Alors, dans cette méthode tripartite, ce doit être le troisième moment qui réalise une sorte d'intuition sur un objet complexe. Dans ce sens, le dénombrement est le processus le plus important ; c'est pourquoi nous allons y prêter une attention particulière.

Pour examiner ici plus en détail cette règle du dénombrement, j'aimerais me référer aux *Règles pour la direction de l'esprit*, ouvrage de jeunesse, que les historiens de la philosophie de Descartes ont coutume de lire comme commentaire du *Discours*, et où se trouve la première version de la méthodologie présentée dans celui-ci. La règle VII y est équivalente à celle du dénombrement dans le *Discours* ; elle est formulée comme suit :

«Pour parfaire la science, il faut passer en revue dans leur totalité et une par une, d'un mouvement continu et absolument ininterrompu de la pensée, toutes les choses qui concernent notre propos, et les embrasser en une énumération suffisante et ordonnée<sup>4)</sup>» (AT X 387)

Sont exposées ici les conditions de l'opération dictées par Descartes : nécessité d'être continue et absolument ininterrompue, suffisante et ordonnée ; les deux premières sont

imposées au “mouvement de la pensée” et les deux autres à l’ “énumération.” “L’ énumération” est le travail même de la quatrième règle et “le mouvement de la pensée” en est la manière. Ce qui est à remarquer ici, c’est que Descartes assigne au dénombrement une forme précise : ce n’est pas de n’importe quelle manière qu’on doit dénombrer les étapes de son raisonnement. Écoutons l’auteur des *Règles pour la direction de l’esprit*, s’expliquant sur ce point :

«... Il arrive en effet que cette déduction se fasse par un si long enchaînement de conséquences qu’une fois parvenus jusqu’à ces vérités, nous avons peine à nous rappeler la totalité du chemin qui nous y a menés ; aussi disons-nous qu’il faut prêter aux faiblesses de la mémoire le secours d’une sorte de mouvement continu de la pensée.» (*ibid.*)

Le problème est ceci : sur un raisonnement constitué de cinq moments A, B, C, D et E, même si l’on connaissait chaque moment et ses rapports avec les moments voisins A et B, B et C etc., cela ne permet pas immédiatement de connaître le rapport A et E. Alors Descartes continue :

«Aussi vais-je les parcourir plusieurs fois par un mouvement continu de l’imagination, qui voit chaque terme par intuition en même temps qu’elle passe aux autres, jusqu’à ce que j’aie appris à passer si *rapidement* de la première proportion à la dernière que je ne laisse presque plus aucun rôle à la mémoire et qu’il me semble avoir *une intuition simultanée du tout.*» (Mots soulignés par moi.) (AT X-388)

Nous voyons ici, surtout dans les mots soulignés, que le dénombrement effectue la réduction du raisonnement à l’intuition ; son rôle consiste à transformer en quelque sorte le complexe en simple ; il faut noter en même temps que cette transformation est menée par un mouvement *rapide* qui parcourt et survole le tout. L’idéal est l’intuition instantanée et la vue d’un seul coup d’œil du tout. Or, le raisonnement complexe comporte nécessairement des mouvements temporels de déplacement. Pour remédier à cela et s’approcher de l’intuition du tout, nous pouvons effectuer ce déplacement le plus rapidement possible : voilà la stratégie de Descartes.

Rappelons-nous ici les deux conditions exigées pour ce parcours : d’être continu et ininterrompu (*continuo & nullibi interrupto cogitationis motu*). Ordinairement ces deux mots sont pris pour synonymes l’un de l’autre, mais pour Descartes ils disent deux choses différentes. D’une part, quand il exige du dénombrement qu’il soit ininterrompu, il s’agit de l’enchaînement logique de l’itinéraire : il ne faut pas oublier un seul “chaînon” du raisonnement. D’autre part, la continuité est celle du “mouvement de l’imagination” qui exécute l’énumération : il faut l’effectuer d’un seul coup. Nous pouvons lire ici une horreur de la discontinuité du temps. Si l’on ne tenait compte que de l’enchaînement logique, on n’aurait pas besoin de se soucier d’effectuer le dénombrement suivant un mouvement continu ; on peut arrêter le processus à n’importe quel endroit et le reprendre après. Il semble que Descartes ne puisse pas s’assurer de reprendre ainsi le même fil logique.

Cette horreur a incité Descartes à s’efforcer d’embrasser tout le parcours logique dans un instant (“rem totam simul vidat intueri”). La réalité de la pensée est ici conçue différemment de celle de la démonstration mathématique, contrairement à ce qu’on entend ordinairement de la méthode de Descartes. Dans une démonstration mathématique, c’est seulement la

conclusion qui compte ; son processus en affecte l'élégance, mais une démonstration moins élégante n'est pas pour autant moins vraie. Quand on se figure la méthode de Descartes sous la forme de la démonstration mathématique, le dénombrement est pris pour équivalent de la preuve ou la vérification dans celle-ci. Mais ce n'est pas juste : tandis que la preuve mathématique ne représente qu'un acte de prudence surajouté à la démonstration parfaite, le dénombrement de Descartes constitue le raisonnement, voire même sa phase exécutante : il s'agit en quelque sorte d'une performance. Descartes n'a pas cru pouvoir faire abstraction du processus du raisonnement dans la connaissance : pour lui, connaître quelque chose, c'était jouer, dans le sens esthétique du verbe, de tout l'itinéraire logique qui l'avait conduit à sa conclusion. Ainsi il faut dire que la pensée est conçue sous la forme de l'œuvre plutôt que de la démonstration mathématique.

## 2. Œuvre du philosophe chez Descartes.

Pour prévenir l'objection éventuelle que notre interprétation ne soit arbitraire, j'aimerais élargir l'horizon de l'interprétation à toute la 2<sup>e</sup> partie du *Discours de la méthode*. Celle-ci commence par un "alors" : «J'étais alors en Allemagne...» Il s'agit de l'époque où le philosophe abandonne son "livre du monde" pour s'installer dans un "poêle" en vue de se livrer à la méditation et de s'efforcer de trouver "les chemins qu'il devait suivre" (AT VI 10). Nous assistons ici, donc, à la naissance de la philosophie chez Descartes. Et nous savons que le fruit essentiel de ses "premières pensées" fut la méthode et que c'est celle-ci qui le fit philosophe. J'aimerais attirer l'attention sur le fait que notre philosophe commence le récit de ses premières pensées par l'histoire des travaux de l'architecte et de ce que les historiens d'architecture appellent la cité cartésienne. Le texte va comme suit :

«Entre lesquelles [=mes pensées], l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccomoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités, qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues, par succession de temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine,...» (AT VI 11)

Il présente d'abord la thèse générale, puis des cas particuliers qui l'illustrent. Cette manière de raconter incite à croire que le philosophe avait d'abord eu une intuition générale puis y a appliqué des exemples pour explication. Mais il n'en est pas ainsi. Dans la plupart des cas, la découverte s'opère dans le sens contraire : partant d'observations particulières, on parvient ensuite avec le temps à une signification générale. Je crois que les propos sur le bâtiment et la cité constituaient en Descartes la base de méditation plutôt que des exemples appliqués. En effet, l'architecture, comme l'urbanisme, était un objet de préoccupation du jeune Descartes à l'époque. C'est ce que prouve une ligne de sa lettre du 24 janvier 1619 à Beeckmam : «... je m'adonne en effet à la peinture, à l'architecture militaire et à l'étude du flamand.<sup>5)</sup>» C'est d'ailleurs ce que révèle le texte du *Discours* ci-dessus qui donne des détails, qu'on ne peut

prendre pour une connaissance livresque empruntée pour illustration. Descartes cherchait ce qu'il doit faire ("choisir les chemins que je devais suivre"), c'est-à-dire son "œuvre" à projeter et à réaliser. Et à ce commencement de sa philosophie, il avait l'urbanisme ou le bâtiment comme modèle de l'œuvre ; l'œuvre qui montre une unité découlant du dessein de l'auteur unique qui consulte sa raison ; l'œuvre dont la perfection est jugée esthétiquement en fonction de sa beauté et de son ordonnance.

On a coutume de relier cette histoire à l'idée cartésienne de l'unité des sciences, qui se trouve on ne peut mieux exprimée dans "l'arbre de la philosophie" présenté dans la Préface à la version française des *Principes de la philosophie*. C'est normal, puisque c'est Descartes même qui fait cette mise en relation en se servant de la parabole des travaux d'ingénieur et d'architecte pour introduire la découverte de sa méthode,<sup>6)</sup> qui est présentée, en effet, comme expédient inventé en vue de ce projet de philosophie unifiée. Mais pouvons-nous croire que cette présentation reflète l'ordre de la découverte? Encore une fois non. Il conviendrait mieux de croire que la découverte d'une méthode universelle a inspiré à Descartes ce grand projet de la philosophie unifiée. Ce qui est au moins certain, c'est que la méthode et le projet présentent tous deux la même préoccupation, celle de garder avant tout l'unité et la simplicité. Je pense que cela prouve que tous les deux partagent la même inspiration donnée par l'existence de l'œuvre.

Or, la méthode et le dessein de la philosophie unifiée appartiennent à Descartes, à la différence de la métaphysique et de la physique qui appartiennent au logique plutôt qu'à telle ou telle personne. Autrement dit, ils constituent l'œuvre personnelle de Descartes. Je soutiens même que Descartes a lui-même distingué cette dimension de l'œuvre. En métaphysique et physique, il revendique l'approbation universelle. En revanche, pour ce qui concerne la méthode et le grand système unifié de la philosophie, il les précise comme affaires strictement personnelles.<sup>7)</sup> Le plan de la philosophie par une seule personne est raconté dans le développement du récit de l'urbanisme. Pour atteindre cette perfection de la cité cartésienne, le meilleur moyen serait de démolir toutes les maisons anciennes et de reconstruire complètement la ville suivant un nouveau dessin. Mais en réalité, il n'y a personne qui oserait le faire. Même s'il s'agissait du "corps des sciences", ce ne serait pas un projet raisonnable.<sup>8)</sup> Descartes insiste sur le fait qu'il n'est pas du nombre des réformateurs.<sup>9)</sup> Il a hasardé ce projet révolutionnaire seulement en tant qu'une aventure personnelle. Pour le statut de la méthode, il précise son intention au début du *Discours* : «Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne.» (AT VI 4) On sait que le philosophe qualifie son travail personnel d' 'histoire', de 'fable' et de 'tableau'.<sup>10)</sup> Je conclus donc que Descartes a distingué dans sa philosophie la dimension personnelle qui en encadre le tout, et qu'il a conçu ce projet personnel sous la forme de l'œuvre.

### 3. Nature comme œuvre de Dieu.

L'idée de l'œuvre ne domine pas seulement la dimension personnelle de sa philosophie, mais pénètre aussi la substance même de son système : il s'agit cette fois de l'œuvre de Dieu. Mais passant de l'œuvre personnelle à celle de Dieu, un autre caractère est souligné dans

son idée : alors que dans celle-là, le philosophe a pensé surtout à l'unité, il prête maintenant une attention particulière à la relation que l'œuvre entretient avec son auteur. En d'autres termes, il s'agit ici des vestiges de Dieu inscrits dans ce monde. Les vestiges de Dieu se trouvent dans les deux sortes d'être : l'esprit humain et la nature matérielle. Pour l'esprit humain, nous lisons ces phrases suivantes à la fin de *la Méditation Troisième* :

«Et certes on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage ; et il n'est pas aussi nécessaire que cette marque soit quelque chose de différent de ce même ouvrage.» (AT IX 41)

Je suis un ouvrage de Dieu qui porte la marque de l'auteur. Notre philosophe se rapproche ainsi de La Fontaine, qui a dit «A l'œuvre, on connaît l'artisan». <sup>11)</sup> Cette phrase est devenue proverbe et très familière à tout le monde, mais il se peut qu'à l'époque, ce fût une idée neuve et inouïe basée sur une nouvelle sensibilité. <sup>12)</sup> Pour Descartes, surtout en le comparant avec l'objection superficielle de Gassendi, je suis même enclin à reconnaître un esprit de finesse dans sa remarque : «...cet artifice inimitable est comme une certaine marque qu'Apelles a imprimée en tous ses ouvrages pour les faire distinguer d'avec les autres...». <sup>13)</sup> Il faudrait, toutefois, noter que cet argument, introduit après les deux premières preuves de l'existence de Dieu, ne forme pas la partie principale de sa métaphysique ; ce vestige de Dieu ne sert pas proprement à prouver son existence. Je n'entre pas dans la discussion de la raison de ceci, qui est trop délicate et complexe pour la développer ici. Je note seulement que cela suggère la différence entre le schème de l'œuvre et la causalité à laquelle Descartes a recours dans ses preuves de l'existence de Dieu.

Dans la physique, le vestige de Dieu joue un grand rôle : c'est en fonction de lui que notre philosophe définit les lois naturelles. Pour lui, les lois naturelles sont basées sur une propriété de Dieu, ou inversement, elles représentent celle-ci. Or, dans le mécanisme physique comme le système de la physique de Descartes, le devenir est réduit aux variétés de mouvement. Par conséquent, tous les lois naturelles concernent le mouvement. Notre philosophe en allègue trois (article 36 et suivants dans la 2<sup>e</sup> partie des *Principes de la philosophie*) :

- 1 la loi dite de l'inertie : "que chaque chose demeure en l'état qu'elle est, pendant que rien ne le change." (§ 37)
- 2 la loi concernant la direction du mouvement : "que tout corps qui se meut, tend à continuer son mouvement en ligne droite." (§ 39)
- 3 la loi dite de la constance de la quantité de mouvement : "que, si un corps qui se meut en rencontre un autre plus fort que soi, il ne perd rien de son mouvement, et s'il en rencontre un plus faible qu'il puisse mouvoir, il en perd autant qu'il lui en donne." (§ 40)

Compte tenu de ce que la deuxième loi est déduite de la première, on en vient à comprendre que ces trois lois naturelles partagent un caractère commun, qui est la constance. Or, cette constance dérive de l'immutabilité de Dieu. <sup>14)</sup> C'est cette relation entre Dieu et les lois naturelles qui nous concerne. Elle est signalée sur chaque loi, mais il conviendrait mieux de nous référer à l'article 36 qui la tient pour le sujet.

L'argument de Descartes va comme ceci. D'abord il distingue la première cause universelle, qui n'est autre que Dieu, d'avec les causes particulières ; il saisit ainsi à travers une énorme variété phénoménale quelque chose d'invariable. Il explique : «Nous connais-

sons aussi que c'est une perfection en Dieu, non seulement de ce qu'il est immuable en sa nature, mais encore de ce qu'il agit d'une façon qu'il ne change jamais. En d'autres termes, l'immutabilité de Dieu est notée non seulement au niveau de la substance, mais aussi au niveau du comportement, si l'on peut s'exprimer ainsi : nous savons que le comportement d'une personne en exprime en quelque manière la propriété. Or ce qui vaut pour le comportement en Dieu, c'est ce qu'on appelle son "concours ordinaire" ou "la conservation divine", et la manière de cette conservation n'est autre que la loi naturelle. L'immutabilité de Dieu est, donc, exprimée dans les lois naturelles.

La relation entre Dieu et le monde créé est ainsi formulée en termes de mode de comportement ; pourtant, elle peut aussi bien être interprétée en termes de schème de l'œuvre, comme nous l'avons vu affirmé sur l'existence humaine. La différence est celle entre le comportement et l'œuvre. La distinction de ces deux choses est délicate,<sup>15)</sup> comme le mot 'œuvre' même signifiait originellement au pluriel les actes humains. En un sens, elles sont différenciées suivant les deux points de vue possibles pour voir un seul et même phénomène. Or, on ne peut parler du comportement de Dieu que métaphoriquement, puisque la notion de comportement présuppose le changement, qui est exclu par définition de Dieu. Compte tenu de cela, il vaudrait mieux saisir le problème en termes de schème de l'œuvre ; les lois naturelles représentent le vestige de son auteur Dieu qui est immuable.

Pour conclure, résumons maintenant. Descartes distingue dans sa philosophie deux dimensions : celle de la doctrine philosophique et celle des travaux personnels. En programmant sa propre œuvre, Descartes a pris pour modèle l'œuvre de "l'ingénieur", bâtiment ou cité cartésienne ; ainsi, il a surtout cherché l'unité dans son œuvre. Ce caractère est inscrit non seulement dans son grand projet de philosophie unifiée, mais aussi dans sa méthode qui considère toute pensée comme une petite œuvre. D'autre part, dans la substance de sa doctrine philosophique, le monde est conçu comme œuvre de Dieu ; non seulement le monde physique, mais aussi l'esprit humain porte la marque de son auteur. Les lois naturelles, d'une part, et l'idée de Dieu en moi, d'autre part, représentent chacun à sa manière la perfection de Dieu, comme l'œuvre exprime son auteur. Ainsi, l'idée de l'œuvre joue un des plus grands rôles dans la philosophie de Descartes.

### Notes

- 1) Le plus fondamental est le fait que la création des œuvres constituant à l'auteur sa manière de vivre, lui ouvre la dimension de l'éthique : l'esthétisme radical comme "l'art pour l'art" reste toujours une prise de position morale. Il faut aussi tenir compte de l'équivocité du sens originelle du mot 'œuvre' : «Ce qui est fait, ce qui est produit par quelque agent, & qui subsiste après l'action» (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694).
- 2) Cf. ma communication faite à l'occasion du X<sup>e</sup> Congrès international de l'esthétique à Montréal 1984 : "Idée de la philosophie de l'œuvre et la structure élastique de celle-ci", in P. McCormick (éd.), *The Reason of Art / L'art a sa raison*, University of Ottawa Press, 1985, pp. 47-50.
- 3) AT VI 18-19. AT renvoie aux *Œuvres de Descartes* éditées par Ch. Adam et P. Tannery, et les chiffres romains en désignent le numéro de tome et les arabes la page.
- 4) Pour les *Regulae*, les citations sont faites suivant la traduction de Jacques Brunschwig, donnée dans *Œuvres Philosophiques* de Descartes, éditées par F. Alquié, t. I, Editions Garnier Frères, 1963 (=

abréviation “OP” ci-dessous). La référence donnée dans notre texte est, pourtant, toujours celle de l'édition d'Adam-Tannery.

- 5) Traduction d'Alquié (OP I 35). Sur la situation biographique de Descartes à cette époque, voir Henri Gouhier, *Les premières pensées de Descartes*, Vrin, 1958, p. 23 et *sq.*, et Charles Adam, *Vie de Descartes*, AT XII 44-48. Ce qui me semble surtout intéressant, c'est qu'Adam situe le “poêle” “aux environs d'Ulm..., ville impériale, et place d'armes de premier ordre, avec *une école d'ingénieurs*, donc *un centre d'études mathématiques*, lesquelles, en effet, sont nécessaires pour les fortifications et l'art de dresser un camp.” (p. 47, mots soulignés par moi.)
- 6) Cf. Descartes, *Discours de la méthode*, texte et commentaire par E. Gilson, Vrin, 1962, p. 159.
- 7) «Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de tâcher à réformer mes propres pensées, et de bâtir dans un fonds qui est tout à moi. Que si, mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas, pour cela, que je veuille conseiller à personne de l'imiter.» (AT VI 15) Pour le statut de la méthode, voir ci-dessous.
- 8) «A l'exemple de quoi je me persuadai, qu'il n'y aurait véritablement point d'apparence qu'un particulier fit dessein de réformer un Etat, en y changeant tout dès les fondements, et en le renversant pour le redresser ; ni même aussi de réformer le corps des sciences, ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner...» (AT VI 13)
- 9) «...je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes, qui, n'étant au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réformation.» (AT VI 14)
- 10) «...ne proposant cet écrit que comme une *histoire*, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une *fable*...» «...représenter ma vie comme en un tableau...» (AT VI 4, mots soulignés par nous.)
- 11) La Fontaine, *Fables*, Livre I, Fable 21 “Les Frelons et les Mouches à miel”, v. l. Il faut bien prendre garde de ne pas l'interpréter en termes d'individualité ou de style personnel : il s'agit simplement de la différence de la compétence. Cela s'applique aussi à la remarque de Descartes ci-dessous.
- 12) Voir mon article japonais sur “La naissance de l'auteur” (*BIGAKU*, No 159, 1989, pp. 1-11).
- 13) *Réponses aux Cinquièmes Objections*, traduction de Clerselier, OP II 817. Pour la manque de sensibilité de Gassendi, voir son objection suivante : «... s'il est vrai que l'idée de Dieu soit en nous “comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage”, dites-moi, je vous prie, quelle est la manière de cette impression, quelle est la forme de cette marque, et comment vous en faites le discernement? Que si elle n'êtes point différente de l'ouvrage ou de la chose même, vous n'êtes donc vous-même qu'une idée? vous n'êtes rien autre chose qu'une manière ou façon de penser? vous êtes et la marque empreinte, et le sujet de l'impression?» (OP II 745)
- 14) «Cette règle, comme la précédente, dépend de ce que Dieu est immuable, et qu'il conserve le mouvement en la matière par une opération très simple...» (*Les Principes de la philosophie*, II 39, traduction de Picot, AT IX-ii 86)
- 15) Voir mon article “Personne et œuvre — essai sur leur fausse réciprocité”, in *Acta Institutionis Philosophiæ et Aestheticæ*, vol. I, 1983, pp. 73-86.

Université de Tokyo